

Lacan, les homosexualités et le queer

Dans son livre intitulé *Théorie queer et psychanalyse*¹ Javier Saez nous pose une question pertinente : « Cela a-t-il encore un sens pour la psychanalyse de continuer à parler d'homosexualité ou d'hétérosexualité ? Il semblerait que la psychanalyse ne se soit jamais questionnée sur ce point ; par contre la théorie queer refuse de continuer à utiliser cette terminologie, et dénonce la signification de son apparition dans le discours et ses effets politiques ».² J. Saez termine sa réflexion en affirmant que « la théorie queer est le symptôme de la psychanalyse, un silence qui rend compte qu'on ne veut rien savoir de ça »³. Ce à quoi, nous répondons qu'en effet, parler d'homosexualité en psychanalyse ne donne aucun élément sur le mode singulier de jouissance du sujet, et n'éclaire pas la question de la structure clinique. En 1997, l'École de la Cause freudienne avait publié une revue au titre provocateur : « L'Inconscient homosexuel »⁴.

Dans ce numéro, plusieurs analystes de l'École écartaient l'idée que l'homosexualité puisse être une perversion en tant que telle, dans la mesure où on peut la trouver dans toutes les structures cliniques : psychose, névrose et perversion. Par ailleurs on considérait que le choix d'une orientation sexuelle déterminée chez l'analysant n'avait aucune priorité dans l'éthique de la psychanalyse lacanienne, où le choix qui prime est celui du désir.

Mais, est-il vrai que la psychanalyse ne veut rien savoir de la théorie queer ? Pas tout à fait. Depuis l'année 2003, l'École s'interroge sur les conséquences que ce nouveau discours peut avoir sur les analysants et comment travailler avec cela. J.-A. Miller indiquait dans un colloque intitulé « Des gays en analyse » : « Le queer objecte au gay que le gay reste dans les limites de l'Œdipe, dans les limites du régime du signifiant-maître et souligne que, en son fond, la jouissance est rebelle à toute universalisation, à la loi »⁵.

C'est dans cet au-delà de l'Œdipe que la psychanalyse et la théorie queer semblent converger, et le sociologue espagnol le signale quand il dit : « La capacité subversive de la psychanalyse lacanienne réside principalement en ce que Lacan ne théorise pas la sexualité en termes de genre, mais en termes de jouissance »⁶.

Analysons les conséquences de cette affirmation. Dans un ouvrage collectif sur les homosexualités féminines qui a été publié en mars 2013, Fabian Fajnwaks explique d'une manière amusante les « genres lacaniens »⁷, en faisant référence au genre non pas d'un point de vue anatomique ou de l'identification imaginaire mais aux noms « Homme » et « Femme », que l'on utilise en suivant la lecture du Séminaire XX de Lacan, comme les noms du rapport particulier du sujet à la jouissance phallique et à son au-delà, l'Autre jouissance. Ce

¹ Saez, J., *Teoría queer y psicoanálisis*, Madrid, Síntesis, 2004.

² *Ibid*, p. 171.

³ *Ibid*, p. 205.

⁴ «L'inconscient homosexuel», *La Cause Freudienne*, n°37, Paris, Navarin, 1997

⁵ Miller, J.A. «Des gays en analyse?» *La Cause Freudienne*, n°55, Paris, Navarin, 2003 p. 50.

⁶ Saez, J., *Teoría queer y psicoanálisis*, *op cit*, p. 184.

⁷ *Elles ont choisi, Les homosexualités féminines*, Ouvrage collectif dirigé par Stella Harrison, Ed. Michèle, Paris, 2013, p. 97.

supplément à la jouissance phallique que Lacan situe du côté « Femme » est le premier essai dans l'histoire de la psychanalyse pour libérer la féminité de la jouissance de l'Un où Freud l'avait enfermée. La suprématie du phallus et l'importance consacrée au Nom-du-Père dans la première lecture de Lacan perdent tout leur poids à partir du moment où Lacan considère le symptôme comme une formation mixte composée de signifiants et de satisfaction pulsionnelle, abordée en termes de jouissance. Cette nouvelle perspective surgit dans les années 70 et conduit Lacan à penser que le sujet peut se nommer à partir d'un noyau irréductible de jouissance, présent dans le symptôme dès l'origine, un noyau qui prend corps pendant le déroulement de l'analyse, au-delà de l'enveloppe signifiant du symptôme qui, lui, varie. Ce « nom de la jouissance »⁸ que les analystes nous montrent à la fin de leur analyse à partir du dispositif de la passe est un autre moyen, différent du Nom-du-Père, qui permet de faire tenir ensemble les trois registres Réel, Symbolique et Imaginaire dans la clinique lacanienne. Nous nous situons donc loin des critiques des auteurs queer.

À l'inverse, il y a d'autres aspects de la théorie queer qui sont incompatibles avec la psychanalyse. Dès sa création, le mouvement queer revendique une identité « anti-massification », « anti-genre » ; la jouissance sexuelle ne rentrerait pas dans la case de la norme proposée par les mouvements LGBT. Cela consiste, peut-on lire, à développer différentes pratiques sexuelles anti-genre, et dans ce sens-là, la liste ne finit jamais : pratiques masochistes, différents traitements du corps comme le piercing, le branding, les différents travestissements, lesbianismes, pratiques gays, transsexualistes, transgenres et intersexes, l'utilisation d'objets, etc. La série est tellement hétérogène qu'il semble assez compliqué de se retrouver dans un groupe. Ce qui est en jeu dans la culture queer est la recherche d'une nomination, à partir du mode de jouir privilégié de chacun qui reste en dehors de toute norme. Le principe de base du mouvement queer est la remise en question de tout savoir sur ce qu'est un homme, une femme, un gay, une lesbienne. Ce mouvement veut promouvoir à la place des pratiques sexuelles performatives qui permettent de se nommer en dehors de toute catégorie de genre, de classe, de race, d'ethnie, d'histoire et de société.

En octobre 1968, au Congrès de Strasbourg, Lacan questionnait déjà l'Œdipe rapportant que ce qui caractérisait les temps modernes était « la trace, la cicatrice de

⁸

Fajnwaks F., "Cultures queer: alterité et homosexualité", *Elles ont choisi*, op cit. Dans cet article l'auteur adopte ce terme.

l'évaporation du père, c'est ce que nous pourrions mettre sous la rubrique et le titre général de la ségrégation »⁹. D'une certaine manière, cette prédiction lacanienne fait écho à la perspective du queer : « Plus de père, juste la jouissance ». Le sujet actuel jouit en solitaire, sans passer par l'Autre. C'est pousser à l'extrême le fameux « il n'y a pas de rapport sexuel », dans le sens où chacun fait l'amour avec son inconscient. Mais ce mouvement nous dirige vers la ségrégation, chacun avec sa jouissance, l'étrangeté de l'autre et les conséquences que cela comporte, comme la solitude du sujet moderne.

Pour la psychanalyse, au contraire, la sexualité est toujours prise dans le lien à l'Autre. Au delà de la question de ce qu'est un homme ou une femme, Lacan se penche sur l'importance du langage et les effets que cela produit chez le sujet et son corps sexué inscrit dans l'univers des signifiants.

Selon Clotilde Leguil « le signifiant est ce qui nous marque, non parce qu'il nous assigne à une sexualité nécessairement hétéro, mais parce qu'il est toujours reçu de l'Autre par le sujet qui est comme une surface lisse, reçu parfois comme une caresse, parfois comme un coup de fouet, parfois comme un don d'amour, parfois comme une abolition même de notre être »¹⁰. Il s'agit donc d'autoriser le sujet à inventer lui-même la manière dont il sera homme ou femme à partir de la façon dont il a reçu le signifiant et les effets de ce signifiant sur son corps.

Mari Paz Rodríguez Diéguez

⁹

Lacan J., Intervention sur l'exposé de M. De Certeau "Ce que Freud fait de l'histoire. Note à propos de "Une névrose démoniaque au XVIIe siècle", *Congrès de Strasbourg, le 12 octobre 1968, Lettres de l'Ecole Freudienne*, 1969, n°7, p. 84.

¹⁰

Leguil C., "Trans-genre au XXIe siècle, "Une demande de marque signifiante ou un refus d'être marqué?" Colloque de l'Université Populaire Jacques Lacan, "Le désir et la loi".